

Rétif De La Bretonne, *La Vie de mon père*, publiée par Gilbert Rouger, Coll. « Classiques Garnier », Paris, Éditions Garnier Frères, 1970, (6)-LV-311 p., hors-textes.

Raymond Joly

Volume 4, Number 2, août 1971

Orientations de la pensée au XVI<sup>e</sup> siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500186ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500186ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Joly, R. (1971). Review of [Rétif De La Bretonne, *La Vie de mon père*, publiée par Gilbert Rouger, Coll. « Classiques Garnier », Paris, Éditions Garnier Frères, 1970, (6)-LV-311 p., hors-textes.] *Études littéraires*, 4(2), 227–231.  
<https://doi.org/10.7202/500186ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

RÉTIF DE LA BRETONNE, *la Vie de mon père*, publiée par Gilbert Rouger, Coll. « Classiques Garnier », Paris, Éditions Garnier Frères, 1970, [6]-LV-311 p., hors-textes.

*La Vie de mon père* est l'ouvrage de Rétif le plus souvent réimprimé, observe M. Rouger dans son introduction. Il est bien placé pour le dire, puisque c'est la seconde fois qu'il publie lui-même ce texte. Sa première édition<sup>1</sup> surpassait de loin les autres, et celle-ci est supérieure à la première à tous les points de vue, sauf pour ce qui relève de l'esthétique du livre. Je me souviens d'avoir parfois négligé les sévères avertissements de l'horloge, à la Bibliothèque Nationale, pour m'attarder sur de grands feuillets d'une blancheur pelucheuse, ornés de gravures élégamment austères, et qui rappelaient à l'œil fatigué des mauvais papiers et des invraisemblables typographies de Rétif l'existence de la beauté. Il faut dire que la prose du Saxiate faisait là aussi étrange figure que le bonhomme chez Fanny de Beauharnais.

Quant à M. Rouger, son érudition et son goût lui confèrent le privilège d'être chez lui partout. Il a exactement le ton qui convient pour parler de son auteur : mélange d'admiration, de compréhension et de bon sens. On ne retrouve pas chez lui, cela va de soi, le ridicule engouement des gendelettes en mal de copie, qui, s'étant donné la peine de feuilleter deux volumes de Rétif, crient au génie méconnu. Mais il sait mettre en valeur ce qu'il y a d'unique chez cet étonnant

écrivain, et traiter avec humour et sympathie ce qu'il ne faut pas songer à sauver. L'introduction, à cet égard, me semble parfaite.

Ces pages, complétées par des notes, un très bon glossaire et une illustration intéressante, doivent être considérées comme la meilleure source dont nous disposons pour tout ce qui regarde le milieu originel de Rétif. Elles répondent à toutes les questions qu'on peut se poser sur la véracité des faits et fournissent une documentation précieuse sur la vie réelle des paysans de Sacy. On ne saurait exploiter plus profitablement et de façon plus charmante la contribution de ces décourageantes branches de l'érudition que sont la dialectologie et la petite histoire régionale.

Le texte de *la Vie de mon père* est suivi d'abondants et très savoureux extraits de *l'École des pères*, du *Paysan-Paysanne*, etc. On a donc, rendu facilement accessible, presque tout le secteur « Vie de campagne » de cette proto-Comédie humaine qu'est l'œuvre de Rétif — je dis « presque », car le choix écarte des passages non négligeables, mais peu édifiants.

M. Rouger a choisi de reproduire le texte de la première édition (1778-1779), en ne donnant que les principales variantes de la troisième (1788), et sans les « hors-d'œuvre » de celle-ci, sans même la célèbre généalogie qui fait remonter les Rétif à l'empereur Pertinax. Il me permettra de le chicaner sur ce point.

Loin de moi la pensée de réclamer un appareil critique dans le genre de ceux qu'on fournit pour Rousseau ou Flaubert. Mais, d'abord, la fameuse généalogie

<sup>1</sup> Cercle des amateurs de livres et d'art typographique, Paris, Jacques Haumont, 1961, 2 vol. (gravures de Gaston Barret).

est un texte connu — au moins des nervaliens —, fréquemment cité, fort comique (pas toujours involontairement), et que le lecteur pouvait avoir envie de posséder. Ensuite, les morceaux adventices sont un trait si caractéristique de Rétif qu'il eût été bon, pour une fois que la prolifération n'en était pas démesurée, d'en donner un spécimen. Et surtout, ils auraient rendu sensible un aspect essentiel de ce « livre de raison » comme de toute la production de l'auteur : le pathologique.

Pour ne rien perdre des observations si instructives de l'éditeur, j'ai relu une fois de plus le texte auquel elles se rattachent, et j'ai été frappé à nouveau par le caractère parfaitement démentiel de ce livre sage. M. Rouger n'y va pas par quatre chemins lorsqu'il s'agit de démontrer, pièces en main, que Rétif brode, travestit, fait honneur à son héros d'usages agricoles séculaires comme s'il s'agissait d'ingénieuses découvertes, démarque le *Socrate rustique* de Hirzel, invente une histoire rocambolesque pour repuceler sa mère, arrange des chiffres et des dates<sup>2</sup>, etc. ; il n'est pas jusqu'à l'épisode-clef du mariage manqué avec Rose Pombelins qui ne soit contesté — sans preuve cette fois, mais de façon assez convaincante. Il ne restait qu'un pas à franchir pour envisager l'œuvre dans une perspective fondamentale, je dirais presque : dans sa perspective ;

<sup>2</sup> Il cite les mariages de son père et la mort de la première femme en faussant ou en embrouillant les dates, afin de mettre partout le chiffre sacré de sept (p. 69). Je pense qu'il veut aussi identifier le patriarche de Sacy, esclave sept ans chez Thomas Dondaine et sept ans veuf avant d'épouser Barbe Ferlet, avec Jacob entre Lia et Rachel, dont le père Laban était spécialiste de la dragée haute et septennale (*Genèse*, 29).

je veux dire comme une création relevant de l'ordre de l'imaginaire.

Rien, je l'ai dit, ne prête le flanc à la critique dans l'étude de M. Rouger ; mais il me semble qu'il y manque des développements sur la psychologie des personnages et de l'auteur. En cela, le nouvel éditeur reste fâcheusement fidèle à une tradition bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle, qui saluait, avec un soupir de vertueux soulagement, ce livre rassurant au milieu d'un œuvre classé comme nauséabond. Or, la famille est une société fondée sur la différence des sexes, et la sexualité est omniprésente dans cette vie d'un père ; il y est constamment question d'amour, de mariage, de procréation, de chasteté, d'égarements, de célibat, etc. Le tout fort pudiquement, mais avec insistance, comme le sujet l'autorisait, et avec une tournure des plus singulières.

J'ignore jusqu'où s'étendait la *patria potestas* en ces matières, en Basse-Bourgogne, vers 1720 (encore que les textes cités dans l'appendice « Un village au XVIII<sup>e</sup> siècle » donnent à croire que tout le monde ne vivait pas comme les Rétif) ; mais ce qui est sûr, c'est que la sacralisation délirante du père à laquelle se livre l'auteur, demande explication. Qu'un jeune homme amoureux et aimé soit obligé de renoncer à sa belle et d'épouser une Maritorne parce que son père est un imbécile qui se croit profond, cela arrive ; que des barrières se créent entre les membres d'une famille par suite d'idées archaïques sur l'autorité, nous le voyons encore de nos jours. Mais que le fils placé dans cette situation se jette à bas de cheval, suffoqué par l'émotion, pour baiser les pieds de son père parce que celui-ci vient de lui parler affectueusement, cela n'est

pas commun ; et encore moins, qu'on suffoque soi-même d'admiration en faisant ce beau récit de mœurs idéales<sup>3</sup>. Dans la famille de Pierre Rétif (le grand-père), on s'estimait heureux de n'être pas fouetté, et on ne voit pas ce que cet homme a pu apporter d'autre que des contraintes et des déboires à sa femme et à ses enfants ; pourtant, quand il meurt, c'est un cataclysme et toute la maisonnée tombe dans l'anéantissement. Le fils, Edme (le héros du livre), a perdu son « Dieu visible » (p. 62) et se précipite aux genoux de Thomas Dondaine (*sic*), le beau-père imposé, en lui jurant le même esclavage qu'au défunt (il tiendra parole). Le début de *la Vie de mon père* (premier livre et début du second) n'enseigne qu'une chose, c'est que le géniteur, du fait même qu'il a engendré et sans considération de personne, est Dieu, et doit faire l'objet d'un culte masochiste de la part du fils.

Celui-ci ne peut aspirer à la maturité. Nous sommes très bien renseignés sur les boissons dont usaient hommes et femmes à Sacy ; le vin et l'eau, leurs espèces et leurs mélanges, sont maintes fois cités. Le seul adulte que nous voyions boire du lait est Edme Rétif, et ce au moment de son mariage, et sur l'ordre de son père (p. 53). Le trait est révélateur. Dans toute la suite du livre, l'affectivité du héros est remarquablement terne. Sa première femme lui a été imposée, il n'a pas choisi la seconde non plus : on la lui jette dans les bras. La vie de ce couple correspond à l'idéal cent fois dépeint par l'auteur

<sup>3</sup> Toutes ces observations portent sur le texte, sur le récit de Nicolas Rétif. Les faits, et les sentiments des acteurs réels si ces scènes ont réellement eu lieu, sont inconnaisables. Tout ce qui m'intéresse ici, c'est la vision de l'auteur.

des *Contemporaines* : le possesseur du phallus est revêtu *ipso facto* d'une autorité transcendante ; la psychologie pratique, la connaissance des êtres et des sentiments sont au-dessous de lui ; il résout tout par des sermons dans lesquels les bons découvrent avec ravissement les règles de conduite qu'il leur faut, ou par des diktats<sup>4</sup>. La femme, de son côté, ne vit que pour lui ; elle passe de l'inquiétude dépressive aux palpitations selon qu'il est absent ou présent. Bref, l'heureux mari réalise exactement les phantasmes du petit enfant : il domine entièrement un être nourricier qui n'existe que pour lui et pour la satisfaction de ses besoins.

La maison d'Edme Rétif ressemblait furieusement à un couvent. Tout n'y était qu'exhortations, exemples édifiants, pieuses lectures, prières en commun ; en comparaison, le Clarens de *la Nouvelle Héloïse* fait figure de Venusberg. Il n'est pas surprenant que les deux plus nobles rejetons de la famille fussent deux ecclésiastiques. Le père décédé, le quatrième livre se concentre sur deux thèmes : les égarements du fils indigne (l'auteur), qui tente de séduire, lui marié, la fille de celle qu'avait si vertueusement aimée son père, et les mérites des respectables pasteurs, dont toute une série défile devant nous. Rétrospectivement, la vraie nature d'Edme Rétif se révèle : l'idéal qu'il réalise n'est pas celui du père, mais du curé.

<sup>4</sup> Edme est complètement dépassé par le conflit entre sa seconde femme et les filles du premier lit. Pour Nicolas, bien sûr, sa conduite est d'une sagesse exemplaire (pp. 117-121). — En fait de sermons, il faut en citer un particulièrement réussi : Edme calcule son héritage exactement de la même façon que Frosine la dot de Marianne (p. 84).

Ce roman destiné à glorifier la fonction de l'homme qui s'unit à la femme pour assurer la continuité et l'épanouissement de la vie, illustre en réalité le dépérissement graduel qui gagne tout ce qui a prétendu exister face au géniteur. De la castration symbolique infligée par le grand-père<sup>5</sup> à l'alternative célibat/débauche qui reste seule ouverte aux petits-fils, en passant par l'atonie affective d'Edme (qu'il ait fabriqué quatorze enfants n'infirme en rien ce diagnostic), on voit s'exprimer une espèce de mythe, propre à Rétif sans doute, mais probablement préfigurée dans la tradition familiale.

Bien des questions restent en suspens. On pourrait se demander par exemple si cette conception du père se rencontre chez d'autres auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Je ne crois pas qu'on la retrouve telle quelle, surtout avec la force d'obsession dont elle est douée chez Monsieur Nicolas ; mais il y a dans la structure d'une société à un moment donné des traits qui provoquent chez presque tous les individus l'émergence de certaines structures psychologiques communes, lesquelles influent à leur tour sur la mentalité et le comportement des générations suivantes ; il faut compter sur l'intégration à peine entrevue de l'histoire, de la sociologie et de la psychanalyse pour nous renseigner là-dessus. D'autre part, on ne saurait se contenter, en abordant ces problèmes, de parler de « la France au XVIII<sup>e</sup> siècle ». Les groupes sociaux se distinguaient par des structures, des situations, des idéaux différents. À titre

d'hypothèse, je serais tenté de suggérer qu'on examine le lien entre la surestimation du géniteur et le fait que les Rétif étaient les paysans les plus à l'aise de leur village. La terreur parentale exercée en Europe, au XIX<sup>e</sup> siècle, par le père, et de nos jours, aux États-Unis — d'une façon plus insidieuse —, par la mère, la répression féroce des tendances à l'émancipation sexuelle et personnelle véritable, ont pour but de faire de l'individu un rouage sûr dans le système de la production et de l'échange des biens. Dans quelle mesure le fils affectivement châtré mais remarquablement intégré qu'est le héros de Rétif correspond-il, en même temps qu'à des hantises purement individuelles, à un idéal « réaliste » d'ascension sociale ? N'est-il pas vrai que le succès dans le monde de l'économie capitaliste est incompatible avec l'épanouissement de la *libido* ?

Je suis parfaitement conscient de ce qu'ont d'hypothétique toutes les considérations qu'on vient de lire ; on me pardonnera d'avoir mis moins de rigueur dans la composition d'un compte rendu qu'il n'en aurait fallu dans une étude. La seule objection qui me paraisse devoir être écartée d'emblée consisterait à déclarer que l'auteur de *la Vie de mon père* n'a fait que réutiliser des clichés en les ornant de pathétique et d'emphase comme l'imposait le goût du temps. Cela ne veut rien dire. D'abord, Rétif « en remet » bien plus que le gros de ses contemporains, et la continuité obsessionnelle de ses thèmes et de ses ratiocinations sort de l'ordinaire. Même s'il n'en était pas ainsi, il resterait à expliquer pourquoi il a choisi de respecter un ton de commande plutôt que de s'en affranchir (ce qu'il fait parfois), et

<sup>5</sup> C'est l'épisode du bouquet, au livre I. Qu'on nous permette de renvoyer au commentaire de ce passage dans nos *Deux études sur la préhistoire du réalisme*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1969, pp. 148-151.

surtout, pourquoi il a choisi d'écrire avec ces moyens-là plutôt que de se taire. Le monde est plein d'êtres qui ne trouvent pas hors d'eux le langage qui les exprimerait, ni en eux les moyens d'en inventer un nouveau : ils cessent de produire à dix-huit ans. Ce qu'un homme a écrit, il en est l'auteur. Nul ne peut sans mensonge regarder son ouvrage et dire : « Ce n'est pas moi ».

Que pensera M. Rouger de tous ces commentaires ? Il faut bien dire qu'il en est largement responsable, quelque opinion qu'il en ait. S'il n'avait pas montré d'une façon aussi exemplaire jusqu'où peut aller l'étude de *la Vie de mon père* considérée comme document, il n'aurait pas été aussi évident que l'œuvre déborde par de larges pans cette catégorie et demande à être aussi interprétée comme un délire<sup>6</sup>.

Raymond JOLY

Université Laval

□ □ □

Mieczysława SEKRECKA, Louis-Claude de Saint-Martin, le Philosophe Inconnu, Wrocław Acta Universitatis Wratislaviensis n° 65, « Romanica Wratislaviensia » II, 1968, 224 p.

Après la thèse déjà ancienne de Z. Czerny consacrée à l'esthétique

de Saint-Martin<sup>1</sup>, celle que nous adresse aujourd'hui Mme Sekrecka témoigne de l'intérêt que l'Université polonaise continue à porter au théosophe français et l'on n'est pas surpris de rencontrer au seuil de cet ouvrage le nom de J. Fabre dont on connaît les travaux sur Adam Mickiewicz.

Il faut remercier Mme Sekrecka d'avoir tenté, dans les conditions difficiles qu'elle indique elle-même (nombre de pages mesuré, textes malaisément exploitables), de rajeunir à tous égards la vieille monographie de J. Matter, et cela en français<sup>2</sup>. Synthèse assurément difficile à dominer et il ne saurait être question de voir dans ce petit livre autre chose qu'une sorte de « coup d'envoi » dont nous soulignerons volontiers en premier lieu les aspects positifs indéniables. Signaler l'importance de la pensée du Philosophe inconnu est depuis longtemps chose faite mais une vue d'ensemble sur l'homme et son œuvre dans son époque, si imparfaite fût-elle, contribue efficacement à frapper de nullité l'alibi de ceux qui le saluent de loin tout en continuant à le négliger ou à le caricaturer.

La biographie prend appui sur *Mon portrait historique et philosophique* éclairé, complété ou rectifié à la lumière de pièces justificatives et de sources manuscrites dont la bibliographie

<sup>1</sup> *L'esthétique de L.-Cl. de Saint-Martin*, Lwow, 1920.

<sup>2</sup> Il est regrettable que l'édition comporte un nombre assez important de coquilles mais, à l'exception de quelque incertitude (au début surtout) dans la concordance et l'emploi des temps, la langue de Mme Sekrecka est remarquablement claire, ce qui est méritoire vu le caractère des problèmes traités. Rétablissons toutefois l'orthographe des noms propres d'A. Koyré (p. 144), de Liebisdorf (p. 146), et surtout d'Eckartshausen (pp. 90, 176, 178).

<sup>6</sup> Deux vétilles. 1) Le frontispice a été amputé des vers en l'honneur de Rétif auxquels il est fait allusion, p. 307. 2) P. 70 et note 40 : si Rétif fait venir « *Saxiacus*, de saxo (pierre) », au lieu de *saxum*, je crains bien que ce ne soit par pédanterie et pour montrer qu'il sait ce qu'on doit à la déclinaison. Et quelle est la vraie étymologie de *Sacy* ?